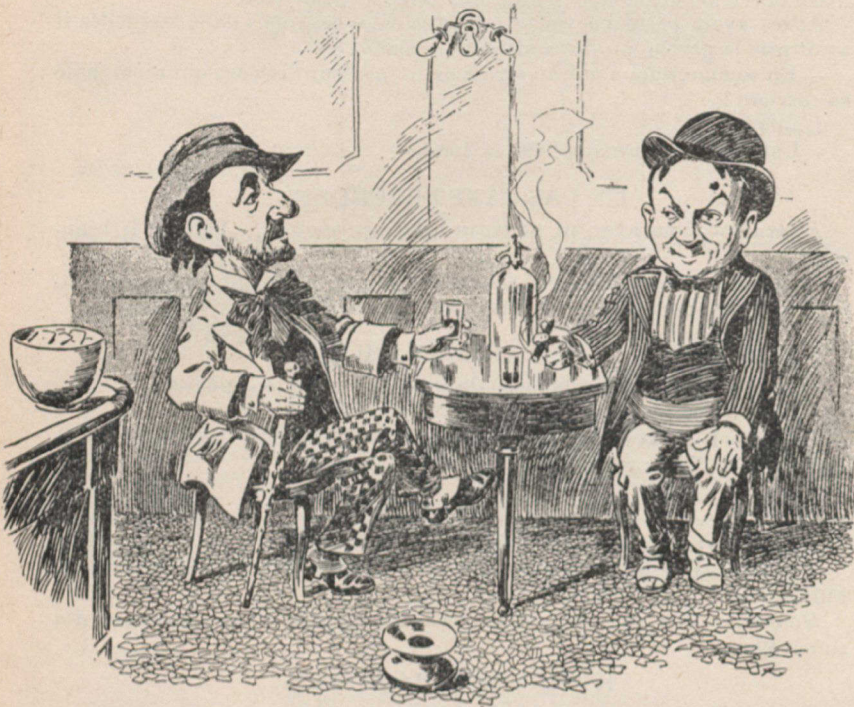


RAISONNEMENT NUMÉRIQUE



Justin. — Tu as tort de toujours plaisanter ta femme devant le monde ; tu la rends ridicule.

Latoung. — Bah ! je me moque du tiers comme du quart !

Justin. — Soit ! mais ne te moque pas de ta moitié !

POUR UNE PETITE COMMUNIANTE

*Dans la candeur d'un lis, te voilà, Michelette,
Et les beaux pigeons blancs te prennent pour leur sœur.
Le voile aux plis de neige a penché sa douceur
Sur ton front qui, demain, reprendra la voilette.*

*Sur tes cheveux, légers comme la violette,
Flotte un parfum d'encens, vaguement obsesseur,
Et, comme un blanc sillage au chemin du passeur,
Un frisson d'argent court sur ta blanche toilette.*

*Garde bien tout cela qui te fit belle un jour,
De la calme beauté d'un pur et saint amour
Et du rêve divin qui lui comme une étoile.*

*Reliques, souvenirs ! Trésor jamais fermé !
Comme pour y garder ton corps pur embaumé,
Serre bien cette robe et serre bien ce voile.*

ARMAND SILVESTRE.

AVENTURES DE CHASSE

I

Ce dimanche-là, de grand matin, la gare était bondée par des hommes de toutes conditions, en vêtements de campagne, ayant des guêtres sur les jambes, un fusil accroché à l'épaule et traînant, au bout d'une corde, un chien qui les tirait de tous côtés.

C'était l'ouverture officielle de la chasse. Et chacun prenait la fuite après le travail de la semaine, le travail des villes qui empêche de sortir, qui rend la vie sédentaire dans les bureaux ou dans les magasins.

On se pressait, on escaladait les wagons, enchanté d'aller courir loin de chez soi, de marcher au hasard, au milieu des champs, sous prétexte de poursuivre le gibier.

Ils avaient tous l'air épanoui, joyeux, des gens qui vont enfin goûter au plaisir qu'ils convoitent depuis longtemps.

Des voix s'appelaient de tous côtés. J'entendis soudain prononcer mon nom.

Et m'étant retourné, j'aperçus Jules Pachard, un avocat qui, après avoir traquée pendant dix ans, des clients imaginaires, se rabattait maintenant sur les lapins et sur les perdrix.

Il était né à Aix, y avait passé ses examens. Puis, il vint s'établir dans le nord de la France pour plaider.

Il eut d'abord quelques causes données par des avoués confiants dans sa blague de méridional. Mais, petit à petit, on l'élimina des affaires, si bien qu'après plusieurs mois il n'eut plus qu'une ou deux causes, de temps en temps, les causes de quelques amis intimes, qui avaient des raisons particulières pour ne le point froisser.

Il s'élança vers moi, me saisit la main brusquement, comme s'il ne m'avait pas revu depuis très longtemps, et me demanda :

— Comment vas-tu ?

— Très bien, merci. Et toi-même ?

— Moi, je vais faire l'ouverture à Volerac, dans les bois du comte d'Ovron. On doit venir me chercher à la gare, en voiture. Je monte en troisième à cause de mon chien.

— Je monte avec toi. Nous ferons route ensemble.

Je le considérais, en le suivant à travers la foule.

Il avait sur la tête un casque en liège, énorme, lui descendant jusqu'au nez. Sur son dos tombait une veste de chasse en coutil gris, longue, large et garnie derrière, du haut en bas, d'une série de poches transversales, ouvertes les unes au-dessus des autres, de quoi loger toute une garnison de lapins. Il avait mis son fusil en bandoulière, la crosse en l'air, la main droite contre le canon, et la main gauche tirait son chien.

Et il bousculait tout le monde pour avancer plus vite, comme si lui seul était capable d'aller tirer le gibier, avait une raison sérieuse pour partir.

Le compartiment était plein lorsque le train se mit en marche, Les chiens couchés sous les banquettes grognaient ou dormaient à demi, leur museau allongé sur leurs pattes.

Une intimité réciproque liait les chasseurs les uns aux autres, sans se connaître, cette intimité involontaire qui nous rapproche de ceux dont nous partageons les plaisirs.

Chacun fumait et causait, en riant. Et l'on sentait une odeur forte, malgré l'air froid qui glissait entre les portières baissées, une odeur de bête et une odeur de pipe.

Je lui demandai :

— Ton chien est bon ?

— Excellent. Depuis dix ans, nous chassons ensemble. J'y tiens énormément... L'année dernière on a failli me le tuer, le jour de l'ouverture.

— Comment ça ?

— Je croyais te l'avoir déjà raconté.

— Non, du tout.

— Eh bien ! écoute.

II

— Tu connais les bois qui sont au-dessus de Marville, cette large forêt de chênes qui enveloppe la montagne comme une draperie épaisse ?

— L'année dernière, pour l'ouverture de la chasse, j'avais hésité longtemps entre les bords de la rivière et les environs de Beaufort. J'agitai pendant un mois cette grave question. Un jour je me décidais pour un endroit, le lendemain pour l'autre. Bref, la veille de l'ouverture, je ne pensais qu'aux bois de Marville. Une partie de la forêt seulement avait chasse gardée. Peu de chasseurs grimpaient jusque-là, parce que les chemins sont très mauvais et qu'il y a loin, même pour un bon marcheur.

— Donc, je partis avant le jour, un jour qui s'annonçait splendide, un temps comme aujourd'hui.

— Lorsque je m'engageai dans la forêt, le soleil brillant faisait prévoir une journée très chaude. Les herbes et les feuilles étaient encore humides. Une fraîcheur douce et tiède sortait du bois, à mesure que le soleil pénétrait les taillis. Mon chien fila devant moi ; et je le suivis, mon fusil aux mains, en poussant les branches des arbustes bas.

— A midi, j'avais tué une tourterelle que j'eus toutes les peines du monde à faire descendre d'un gros arbre où elle était accrochée. Il me fallut grimper presque jusqu'au sommet. La branche qui la retenait, et à laquelle je me trouvais suspendu, cassa brusquement. Et je dus la vie à une autre branche qui se trouvait au-dessous, et que j'attrapai à pleins bras.

— Alors, je m'assis dans l'herbe, quelques instants pour déjeuner.

— Ensuite je recommençai de chasser.

— Soudain, dans un sentier, au milieu d'une éclaircie qui s'ouvrait sur les champs, un lièvre, un énorme lièvre s'élança des fourrés, suivi par mon chien qui aboyait. Je lâchai mes deux coups de fusil sans l'atteindre ; et comme je lui fermais la retraite du bois, le lièvre bondit dans la campagne, mon chien à ses trousses. Je les suivis au pas de course, en rechargeant mon fusil.

— Alors commença une poursuite comme je n'en ai plus fait dans ma vie.

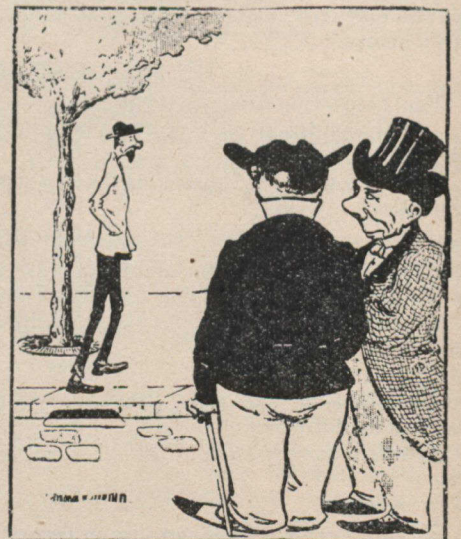
— Mon chien donnait toujours de la voix, gravissant les pentes, disparaissant un moment derrière un mur, puis filant comme une flèche, le museau pardessus les luzernes ; et moi, bien loin derrière, je courais sur leurs traces, mon chapeau d'une main, mon fusil de l'autre, rouge de chaleur, ruisselant de sueur.

— J'arrivai à la route. Mon chien la suivait. Je l'aperçus comme une tache mouvante qui rapetissait de plus en plus, et, par instants, j'entendais des aboiements. On ne distinguait plus le lièvre.

— Je ralentis ma marche, épuisé. Cependant je ne voulais pas abandonner la partie commencée. Je désirais ce lièvre comme les enfants désirent un jouet qu'ils n'ont fait qu'entrevoir et qui leur à plu.

— Du reste, un lièvre pour le chasseur, le véritable chasseur qui a une passion de la chasse, c'est un animal qui

SANS DOUTE



— Regarde donc mon ex-associé, quelle tournure ! Est-il maigre, un vrai clou !

— C'est sans doute pour cela que vous l'avez enfoncé.